

Petite revue de philosophie

Sade ou le langage terroriste

Jacques Brochu

Volume 2, numéro 2, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105650ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105650ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, J. (1981). Sade ou le langage terroriste. *Petite revue de philosophie*, 2(2), 25–36. <https://doi.org/10.7202/1105650ar>

Sade ou le langage terroriste

Jacques Brochu

Professeur au département de philosophie

Faut-il chercher les raisons de l'interdit jeté sur Sade et son oeuvre dans le simple fait que ses écrits outrageaient la bienséance et les bonnes moeurs de l'époque? Certes, il y a de cela, mais un rapide coup d'oeil sur le contexte social d'alors nous montre clairement que la violence et la répression étaient des réalités quotidiennes. La fin du régime féodal, la Révolution française, l'Empire, la montée d'une nouvelle bourgeoisie font que le climat social est troublé et perturbé. Sade est au coeur de ces bouleversements et ses écrits pour une bonne part en témoignent. Mais de plus ils sont anarchiques dans le sens qu'ils ne contribuent pas à renforcer le système de valeurs de l'époque, surtout en s'opposant à la morale officielle.

Sade a compris très vite, et on ne lui a pas pardonné de l'avoir dit, que «la liberté d'une classe, d'un

sexe ou d'un individu doit passer nécessairement par l'asservissement des autres¹.» Il a compris que toute vérité n'est pas bonne à dire et que la dire comporte des risques, des risques de liberté. Il a compris que parler de sexualité c'était manifester une audace, un geste provocateur, que c'était «foutre» le chaos.

Dans la perspective où un langage perpétue et véhicule un certain ordre social, le langage de Sade est en ce sens une brèche que l'on s'est empressé de colmater radicalement. Procès, prison, censure. Privé de liberté, il s'est employé à façonner un autre type de liberté, la liberté de dire, quoiqu'il en fut.

Si la totale censure de Sade fut le fait d'un exercice de pouvoir, celui-ci n'a pas réussi à enlever à l'oeuvre de Sade l'un des éléments qui fait sa force, le pouvoir *subversif* du mot sur le corps, les sens et l'imagination. Et ce pouvoir du mot il va l'utiliser pour dénoncer l'ordre établi. En ce sens, son langage est terroriste. Sade simple pornographie n'aurait sans doute pas subi toutes ces tracasseries. On n'a pas accepté qu'il aille plus loin que ce niveau-là.

Si Rousseau, visiteur de Diderot en ce château de Vincennes où Sade fut interné quelque temps, pouvait discourir sur les injustices sociales, Sade lui s'est employé à les dénoncer.

La philosophie dans le boudoir

C'est un petit traité de pédagogie libertine. Pour bien situer cet ouvrage de Sade dans la perspective que

1. Angela Carter, *La femme sadienne*, coll. Off, Paris, Henri Veyrier, 1979, p.46.

nous suggérons, il faut pouvoir répondre à cette question préalable: quelle place accordait-on à la sexualité dans l'éducation en ce début du 18^e siècle? En relisant l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, par exemple, la réponse est évidente. La place est nulle. L'écart entre les deux ouvrages est un abîme. L'ambivalence de plusieurs personnages mis en scène par Sade illustre bien les éléments du conflit en présence et du combat qu'il entend mener. D'une part, une sexualité cachée, méprisée et objet du silence et d'ignorance; d'autre part, une sexualité manifeste, explosive et basée sur le plaisir, la jouissance, voire même la souffrance et la mort. La violence du plaisir peut-elle être mieux exprimée que dans l'expression «mourir de plaisir»?

C'est Justine et Juliette, c'est l'ingénue qui se fait initier par des maîtres débauchés. De l'autre côté l'*Emile*. Le choc est irréparable. Citons ici quelques propos de Jos Van Ussel: «Vouloir déssexualiser à outrance mène à l'obsession sexuelle².» «Dans ce cas la sexualité est devenue un problème ... C'est pour cette raison que nous trouvons dans *tous* les ouvrages traitant du *problème* sexuel depuis la moitié du 18^e siècle, un pessimisme et un ton alarmé³.» «Dans l'*Emile*, le mariage est la plus noble et la plus sainte institution de La Nature⁴.»

Il est facile de saisir comment, dans un tel contexte, va être reçue la parution de *La philosophie dans le boudoir* en 1795. Ecrit ordurier, monument élevé à la débau-

2. Jos Van Ussel, *Histoire de la répression sexuelle*, Paris, Laffont, 1972, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 74. Les soulignés sont de nous.

4. *Ibid.*, p. 132.

che, un blasphème contre la morale et les mœurs, etc. En un mot, un pavé dans les eaux dormantes de la morale de l'époque.

Sade conçoit qu'une *saine* éducation doit être l'apprentissage de la liberté. Or selon les critères de l'époque, elle ne conduit selon lui qu'à modeler chaque individu selon le modèle officiel, «l'honnête citoyen». Ce qui revient à dire, n'être plus soi-même mais une copie conforme. Pour lui, c'est nier toute individualité, c'est nier toute liberté, c'est nier des réalités existentielles fondamentales. L'homme n'est pas qu'un pantin bien éduqué, il est aussi de chair, de désirs et de passions.

Le libertin, c'est celui qui fait acte et oeuvre de liberté. C'est celui qui prend ses distances vis-à-vis des normes officielles, et qui ose se regarder lui-même tel qu'il est, bon ou mauvais.

La liberté, c'est un pouvoir, le pouvoir d'être soi-même. Sade choisit de nous présenter cette initiation à la liberté sous le couvert d'une initiation sexuelle. Par là, il nous fait franchir les étapes de la découverte de soi, de la prise de possession de soi et enfin de l'affirmation de notre autonomie. Il oppose la conscience des sens à la conscience rationnelle qui, selon lui, légifère, codifie, égalise; deux ouvertures-au-monde totalement différentes.

«Le corps de l'adolescente qui s'élanche dans les bras de Delbène sait déjà la vérité du libertinage de sources plus sûres qu'après des heures d'entretiens pédagogiques . . . C'est le savoir du désir⁵.»

5. Philippe Roger, *Sade ou la philosophie dans le pressoir*, coll. Théoriciens, Paris, Grasset, 1976, p. 151.

La portée de l'éducation libertine entre donc en totale contradiction avec celle que reçoit *Emile* par exemple. Comme le dit lui-même Sade en exergue à *La philosophie dans le boudoir*: «Nous avons été trop longtemps contenus dans les liens absurdes et dangereux d'une vertu fantastique.» On ne peut être plus explicite quant au projet sadien.

Ce projet dans les autres oeuvres va devenir une radicale remise en question non seulement de la morale, mais aussi des moeurs, de la politique, de la justice, voire même de la culture.

Justine: un traité sur l'aliénation

Tout au long de l'inexorable descente aux enfers que vit Justine jusqu'au plus profond de sa conscience et de sa chair, il y a à travers les sévices et les humiliations qu'elle subit à cause de sa vertu (fantastique), une dimension du vécu sexuel que Sade aborde franchement. Si le corps peut être objet de désir ou de plaisir, il peut devenir une marchandise, l'objet d'un troc, d'un échange et d'une aliénation.

Nous ne pensons pas ici en terme de prostitution car *Justine*, malgré certains aspects, n'est pas, à notre avis, un ouvrage sur cette réalité vieille comme le monde, réalité que Sade n'ignorait certes pas. Si Justine subit tous ces outrages, c'est qu'elle veut sauver cette vertu fantastique dont Sade a déjà parlé. Ces principes moraux que Sade considère absurdes sont donc *incarnés* dans Justine, *inscrits dans sa chair* et sa conscience, d'où son destin tragique qui en fait d'elle presque une vierge martyre.

Justine est une «honnête femme» comme l'on disait un «honnête citoyen», c'est-à-dire totalement soumise aux valeurs et aux normes officielles. Juliette, vue dans ce contexte, fait figure de femme libre.

Ce que Sade veut montrer avec Justine, c'est que la vertu est une réalité, un idéal impossible à vivre et qu'en ce sens elle est un véritable enfer intérieur. Justine est continuellement agressée sexuellement, psychologiquement et surtout moralement. Et ce combat qu'elle mène avec elle-même, c'est au niveau des sens que Sade le place. N'est-elle pas la vertu incarnée? A mesure que le combat s'intensifie, l'on peut remarquer que Justine *concède* son corps à ses agresseurs. Ce qu'elle consent de céder, c'est son corps mais point ses principes. En réalité elle ne cède rien car son corps sera pris de force de toute façon. Il n'y a donc point de consentement véritable. Voyons quelques étapes de ce combat.

Disons d'abord que tous convoitent le corps de Justine. Le curé, Dubourg, Bressac, etc. La valeur de Justine, c'est son corps, le reste . . . foutaise. On peut voir ici le plan d'attaque de Sade face aux valeurs morales. Les réduire pour mieux les nier.

Le combat s'engage par une *première aliénation*, celle de son corps. Un libertin accepte de donner une rente à Justine pourvu qu'elle lui accorde un droit de jouissance sur sa personne. Elle pourrait devenir riche, rentière, autonome mais elle refuse. La demande c'est la jouissance du corps, l'offre c'est la rente. Première aliénation.

La *deuxième aliénation* concerne sa vertu. Bressac propose à Justine un matricide, c'est-à-dire la des-

truction du symbole par excellence des valeurs vertueuses, la mère. La demande c'est le meurtre, pour aliéner sa vertu, ses principes.

La *troisième aliénation* concerne sa force de travail. Justine ne dit-elle pas: «Servir, je ne demande que cela⁶.» Ce qui revient à dire qu'on lui demande de faire acte d'allégeance pour tout, crime compris. Servir, c'est consentir à être complice, esclave et donc par le fait même soumise et asservie.

Que peut-on tirer de ces différents événements qui surviennent à Justine? C'est qu'à demeurer esclave de ses principes et de sa vertu, l'on s'expose à demeurer prisonnière d'un idéal impossible à atteindre, donc de se priver d'une liberté intérieure et factuelle. Voilà où mène la vertu selon Sade.

Outre les aventures malheureuses de Justine, Sade va plus loin. Il concentre ses attaques contre la morale certes, mais aussi il montre que la sexualité est l'un des vécus qui fait le plus problème. Que la sexualité a de tout temps été soumise à des contraintes morales, politiques et autres et qu'en conséquence la vivre pleinement et librement suppose la reconnaissance d'un droit à la liberté, l'un des droits fondamentaux de la personne. Sade a voulu montrer que là où les barrières culturelles furent les plus répressives, les manifestations sexuelles furent aussi les plus agressives. Sade n'a pas innové mais il a eu le courage de le dire, à sa façon, de le répéter et de l'assumer personnellement. *Justine* est une oeuvre riche en dimensions sociales, politiques et culturelles.

6. Sade, *Oeuvres complètes*, vol. 4, livre 8, p. 108.

L'oeuvre de Sade

Toute son oeuvre a pour but de dénoncer l'ordre social établi: «La constante qui traverse toutes les monstrueuses orgies sadiennes est que la main qui brandit le fouet est toujours celle qui détient le véritable pouvoir politique⁷.»

Sade est à lire par étapes, *Les cent vingt jours de Sodome* étant l'ultime étape de son oeuvre. Toute son oeuvre est empreinte de sexe, de sensualité, de sexualité agressive et marginale. C'est que, pour Sade, la sexualité n'est pas une réalité socialement neutre. Elle est le lieu d'affrontements idéologiques importants. Sade l'a compris. C'est pourquoi il pervertit, détourne et retourne le sens profond de certaines valeurs. Contre la justice qui est toujours celle du pouvoir en place, pourquoi pas le crime délibéré; contre la fidélité conjugale, pourquoi pas l'adultère; au cycle amour-mariage-procréation, pourquoi ne pas opposer le cycle plaisir-jouissance-liberté.

C'est plus qu'une simple inversion. C'est une mise en garde, c'est une mise en demeure. C'est un constat de l'hypocrisie sociale. Sade déplace les valeurs acquises dans le cadre orthodoxe de la morale officielle pour les situer hors de ce champ rationnel dans le champ libertin, où elles ne peuvent trouver appui faute de support. Et c'est alors qu'apparaît le vrai visage du pouvoir selon Sade. L'écart suggère la répression.

L'auteur pornographique, souligne Angela Carter, «montrerait que les retrouvailles quotidiennes dans le lit conjugal ne sont que les parodies de ce qu'elles préten-

7. Angela Carter, *op. cit.*, p. 47.

dent être et que les unions même les plus libres peuvent contenir les germes de la plus sordide exploitation⁸.»

L'apparente liberté du libertin est une liberté piégée. Sade n'en est pas dupe car c'est une liberté d'opposition, de dissidence face au pouvoir moral, au pouvoir politique et au pouvoir culturel. Ses oeuvres sont terroristes car elles font sauter les barricades. Elles créent le désordre. En opposant «l'univers libertin» à celui de «l'honnête citoyen», Sade ne tente pas de substituer un nouvel ordre des choses, ce qui serait en fait un nouveau pouvoir. Mais par contre il veut nous montrer que l'exercice véritable de la liberté suppose l'abolition totale de toute forme de pouvoir. Utopie sans doute, mais le sort qui lui fut réservé ainsi qu'à son oeuvre le confirme dans son opinion, que la liberté individuelle ou collective est loin d'être acquise et loin d'être atteinte.

La licence de ses écrits s'inscrit dans le prolongement de cet effort pour briser les barrières qui empêchent l'individu d'être soi-même. «Cette sexualité éruptive du corps libertin se désigne du même mot que la transe politique et le désordre économique: celui de crise⁹.»

Sade provoque une crise, un état d'alerte, une mobilisation des forces de l'ordre. Son but est atteint. Et le lecteur de Sade est aussi atteint de plein fouet. Le langage de Sade nous oblige à un face-à-face avec nous-mêmes, à nous remettre en question.

8. *Ibid.*, p. 42.

9. Philippe Roger, *op. cit.*, p. 163.

Il le fait par le biais de la sexualité parce que chaque individu est sexué. C'est inscrit dans son être, dans sa façon d'agir, de vivre et de penser. Et chaque individu va s'exprimer toute sa vie selon son univers sexuel, tout en traînant avec lui toutes les scories que son milieu culturel impose à son sexe et à sa vie sexuelle. Et cela entraîne tout le reste. Une radicale remise en question de tout.

Sade en conclusion

Sade inaugure et instaure une mutilation dans notre façon de vivre et de concevoir la sexualité, le sexe. Déjà condamnés à assumer notre réalité sexuelle (homme ou femme), nous sommes de plus condamnés à assumer la sexualité que le cadre socio-culturel nous impose. Et cette insistance qu'il met aux descriptions sexuelles fantaisistes, aux orgies, aux mises en scène sophistiquées d'«ébats amoureux», ne sont là que pour montrer la réalité humaine toute nue. «Il est bien dommage que l'on puisse interdire ces effusions de sang dans la production artistique mais point dans la vie réelle¹⁰.» Alors que c'est celle-ci qui importe.

Sade pose comme condition essentielle à toute liberté, c'est là son choix et son canal critique, la possibilité de vivre pleinement le paramètre fondamental de notre existence: notre sexualité, telle qu'elle est. En ce sens «Sade invoque la chair comme preuve existentielle -en-soi parodiant ainsi le cogito cartésien: Je pense, donc je suis. Je fous, donc je suis¹¹.»

10. Angela Carter, *op. cit.*, p. 45.

11. *Ibid.*, p. 50.

Si Hermann Goering a pu dire: «Lorsque j'entends le mot culture, je sors mon revolver», Sade (et le rapprochement n'est pas flatteur) aurait dit: «Quand j'entends le mot culture, je brandis mon sexe.»

Références bibliographiques

D.A.F. Sade, *Oeuvres complètes*, 8 vol., Paris, Le Cercle du livre précieux, 1967.

C'est l'édition définitive des oeuvres de Sade. De plus, c'est une édition critique où l'on retrouve des analyses de J. Lacan, S. de Beauvoir, etc.

Jos Van Ussel, *Histoire de la répression sexuelle*, Paris, Laffont, 1972.

La thèse de cet ouvrage est que le syndrome sexuel provient beaucoup plus de l'embourgeoisement de la société que des dogmes religieux. Un ouvrage capital.

Gilbert Lely, *Sade*, coll. Idées, Paris, Gallimard, 1967.

Pour une première approche du personnage et de l'époque. C'est bien fait.

Philippe Roger, *Sade ou la philosophie dans le pressoir*, coll. Théoriciens, Paris, Grasset, 1976.

Cet ouvrage met l'accent sur le combat que mène Sade face au pouvoir politique.

Angela Carter, *La femme sadienne*, coll. Off, Paris, Henri Veyrier, 1979.

Cet ouvrage insiste sur la condition de la femme dans l'univers de Sade.

